

Michel Bousseyroux

L'espace du s'étreindre et son nœud

Nombre de jouissances

« Le sujet et les jouissances ». Voici bien un pluriel qui, comme le réel, objecte à l'universalité de la jouissance. Dans le nombre des jouissances – dans leur nombre *grammaticalement parlant* – il y a place à faire à celle qui est *pastoute*, si particulièrement hors des deux universelles, de l'affirmative comme de la négative, celle du particulier hétérogène parce qu'in-subordonnable à quelque tout que ce soit. Notez bien qu'introduire ce particulier-là dans le pluriel des jouissances n'en rend pas celui-ci « augmentatif », comme disent les grammairiens pour les cieux ou les airs. Les jouissances, ce serait plutôt un pluriel comme ils disent « d'obscurcissement », un pluriel cher aux poètes que le grammairien Thibaudet définit, dans son étude sur Flaubert, comme « incorporé à la rêverie et qui multiplie et vaporise tout ; il annule les lignes nettes que prendraient les objets individuels ». Nous pourrions partir de là : le pluriel des jouissances en obscurcit l'objet, il vaporise l'idée de tout, en annule les contours. La grammaire, on le voit bien, témoigne d'un réel, par la butée que fait à l'écriture le positionnement du signifiant. Mais davantage qu'avec la grammaire c'est avec la logique que nous avons affaire dans l'approche lacanienne des jouissances. Je veux dire que c'est à partir du moment où Lacan a pu préciser, d'abord la logique du fantasme, puis ensuite la logique de la sexualité, qu'il a pu parler plus clairement de jouissances au pluriel, disons d'au moins deux, à nouer borroméennement par une troisième.

La jouissance manque

Pourtant, au point de départ de la structure, celui par où elle s'attrape comme dit Lacan dans « Radiophonie », ça semble assez clair, même si c'est loin d'être simple. La jouissance, dont il parle alors au singulier et

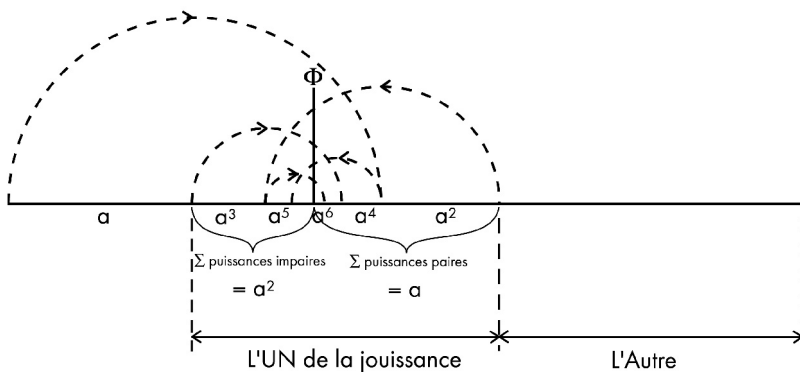
même avec un J majuscule page 819 des *Écrits*, est en défaut. La jouissance manque, c'est le défaut capital de la structure. Elle manque là où *Je* se demande ce qu'il est. Ce défaut est plus que capital, il est enviable : il fait languir l'Être lui-même, car sans lui c'est l'univers qui serait vain, plus rien ne vaudrait le coup ! C'est ce manque-là qui fait l'Autre inconsistant. Autrement dit, si la jouissance ne faisait pas défaut, l'Autre serait consistant, comme jouissant de l'existence. Qu'elle n'existe pas ne l'empêche d'ailleurs pas d'être : elle *est* au cœur du fantasme du névrosé, puisque c'est pour autant qu'il l'impute à l'Autre qu'il s'imagine devoir lui sacrifier sa castration. Et c'est cette jouissance énigmatique de l'Autre qu'incarne, pour le petit homme, le surmoi féminin que Lacan, reformulant l'énigme posée par la sphynge à Œdipe pour la replacer au cœur de l'espace du s'êtreindre, appelle sa surmoitié.

Il y a donc une disjonction structurale entre l'Autre qu'est le corps et la jouissance. De faire le lit de l'Autre par l'opération du signifiant qui négative la chair (la *sarx* dans le langage grec de saint Paul, qui fut le premier à élever la chair au concept), le corps se retrouve désert de jouissance. Et pourtant, pour jouir, il n'y a pas à tortiller, il faut un corps ! Lacan y insiste dans « L'objet de la psychanalyse » (leçon du 27 avril 1966), « *De quelque façon qu'il jouisse, bien ou mal, il n'appartient qu'à un corps de jouir ou de ne pas jouir, c'est tout au moins la définition que nous allons donner de la jouissance* ».

L'incommensurable du sexe

Comment inscrire alors la jouissance là où, au lit, se produit la conjonction sexuelle, dans le corps à corps, là où la question de l'acte sexuel se pose ? C'est à cela que Lacan apporte une première réponse dans le séminaire « La logique du fantasme », en particulier dans les séances du 1^{er} et du 8 mars 1967, ainsi que du 21 et du 26 avril 1967. La jouissance s'inscrit au champ de l'Un, Un bien fictif du couple qu'elle vient trouer comme le chaudron de l'apologue freudien. Ce champ troué de la pensée de l'Un, Lacan en propose une représentation métrique en l'inscrivant sur une ligne segmentée par quatre points délimitant trois champs dont les rapports sont réglés, dans le rapport dit anharmonique, par la vraie moyenne et extrême raison. La jouissance sexuelle *se règle au lieu de l'Un* situé entre le *a* et le *A*. Lacan représente cet UN par un segment de mesure 1, placé entre le champ de l'Autre, aussi de mesure 1, et le champ de l'objet petit *a* par lequel cha-

cun n'entre dans l'acte sexuel qu'à en être déjà, comme l'enfant qu'il a été dans le complexe d'Œdipe, le produit. Le rapport entre ce petit a et ce Un qui est à l'horizon du sexe s'écrit $a+1 = 1/a$, a étant le nombre d'or de la fameuse divine proportion, de valeur égale à 0,618..., par lequel, explique Lacan, va pouvoir se mesurer, si l'on répète sur le champ de l'Un une certaine opération de projection, l'incommensurable du sexe. L'objet a , dit encore Lacan, est cette substance qu'on oublie et qui ne peut être attribuée à aucun sujet, si bien qu'il est « *ce qui manque pour faire 2* ». L'opération de mesure de cet incommensurable du sexe consiste en un rabattement, par projection géométrique, du segment a que l'on fait se rabattre sur le segment UN en traçant un demi-cercle de rayon petit a . De ce rabattement de a va résulter un reste dont la valeur numérique sera $1 - a = a^2$, de valeur égale à 0,382. En projetant à nouveau au compas ce reste a^2 sur l'UN, il restera alors $a - a^2 = a^3$, de valeur égale à 0,236. En projetant à nouveau a^3 sur l'UN il restera a^4 , de valeur égale à 0,146 et ainsi de suite, selon une suite qui est celle de Fibonacci, on projettera sur l'UN chaque reste précédent de plus en plus petit, 0,090, 0,056, 0,034, 0,021, 0,013, 0,008, cette suite convergeant vers une limite impossible à atteindre.



Recouvrement de l'UN du couple fantasmatique par a, a^2, a^3, \dots

La sublimation, jouissance du manque, et l'hystérie, jouissance de la limite

Cette limite est celle de Φ , le phallus comme faille. Elle se situe exactement au point vers lequel convergent les puissances impaires de a qui s'ac-

cumulent du côté gauche du UN et les puissances paires de a qui s'accumulent du côté droit du UN. Le phallus, comme réel, se trouve au point de *tuché*, de rencontre manquée entre la somme de ces puissances impaires a^3, a^5, a^7, \dots , qui tend vers la valeur a^2 , et la somme de ces puissances paires a^2, a^4, a^6, \dots , qui tend vers la valeur a . C'est en ce point de *tuché* qu'elles semblent prendre comme en sandwich que s'encastre le phallus. Cette projection sans fin, reste après reste, cette opération de projection de chaque reste sur ce qui manque pour jouir enfin de l'UN constitue pour Lacan, dans ce séminaire « La logique du fantasme », le modèle de la sublimation. Sublimier c'est savoir y faire avec les restes du manque. La sublimation, telle que Lacan la présente ici comme une opération de soustraction qui part de $1 - a$ et dont le reste décroît au fur et à mesure que grandissent les puissances de a , c'est l'art d'accommoder le reste, de l'affiner pour serrer la coupure au plus près de sa limite. À l'inverse de cette opération de la sublimation conçue comme une *persévération soustractive* qui retranche sans cesse du petit a sur l'UN de la jouissance, Lacan conçoit la perversion, en particulier le masochisme, comme une *persévération additive* qui, pour éviter de rencontrer la limite, rajoute – en veux-tu en voilà ! – au 1 du Grand Autre du petit a , dont le masochiste monte à l'envi les enchères selon une suite croissante à l'infini $1/a, 1/a^2, \dots$.

Deux ans plus tard, dans le séminaire *D'un Autre à l'autre*, Lacan reprend ce modèle mathématique de la série des puissances de a pour formaliser le pari de Pascal. Cette fois-là, il n'applique plus la projection indéfinie des puissances de a à la sublimation mais à l'hystérique, dans son rapport de défi à la limite de l'Un d'exception.

L'espace compact de la jouissance phallique

C'est ce même modèle des projections de a sur l'UN que Lacan utilise à nouveau au début d'*Encore* pour rendre compte, à travers le paradoxe d'Achille et la tortue, de l'espace propre à la jouissance phallique. Nul n'entre dans *Encore* explorer l'espace du s'êtreindre, semble nous avertir Lacan, qui ne soit, non point géomètre, mais topologue. Car c'est encore avec la série des puissances de a que peut s'écrire la succession des écarts entre Achille et la tortue dans le paradoxe de Zénon. Leur série infinie correspond en topologie générale à un emboîtement d'espaces fermés qui va constituer ce qu'on appelle, depuis que le concept en a été inventé par Cartan au congrès Bourbaki de 1937, un filtre. Les filtres permettent de penser autrement la limite d'une

suite, en passant d'un espace métrique à un espace topologique non métrique. C'est un outil mathématique très important en théorie des ensembles. Disons seulement qu'un filtre est un ensemble de parties d'un ensemble topologique dont aucune de ses intersections n'est vide. Ce filtre se caractérise de posséder *au moins un point adhérent*, qui assure à cet espace sa complétude. On dit que ce point adhérent le compactifie, qu'il rend l'espace compact.

La fameuse limite vers laquelle converge la série des puissances croissantes de a est donc topologiquement adhérente à leur ensemble : chaque pas d'Achille est *aussi voisin qu'on veut* de ce point adhérent. Le phallus est ce point adhérent de l'espace de la jouissance phallique, qui se caractérise ainsi de contenir sa limite, celle-là même de la castration. Cet « au moins un point d'adhérence » est le strict répondant topologique du quanteur d'exception de Lacan, dans les formules de la sexuation du côté gauche du tout phallique. Achille, dans sa chasse infinie à l'objet a de son fantasme, ne rencontre que cette adhérence de la faille phallique qui lui colle aux semelles comme le sparadrap du capitaine Haddock et qui lui fait sans cesse rater Briséis, la belle captive si chère à Achille pendant la guerre de Troie qu'Agamemnon lui reprend et qui ne fait que lui échapper. Comme avec la tortue de Zénon, Achille ne peut que dépasser Briséis, tire son coup un peu trop court ou un peu trop loin. C'est que pour la rejoindre il faudrait avoir plus que des ailes ! Il faudrait aller décrocher la lune ! Rappelez-vous que quand Lacan mettait au point le concept de *pastout* dans « D'un discours qui ne serait pas du semblant » c'était l'époque de *On a marché sur la lune*, des missions Apollo ! C'était l'époque hallucinante d'Apollo 14 où Shepard avait tapé une balle de golf sur la lune avec un fer 6 ! La lune, disait Lacan lors de son séminaire du 9 juin 1971, c'est « l'Autre de la jouissance, à jamais inter-dit, celui dont le langage ne permet l'habitation qu'à le fournir, pourquoi n'emploierais-je pas cette image, de scaphandres ». Et il invitait à reconnaître dans l'S de \mathcal{X} de son graphe « *la trace de pied sur la lune* ». Oui, on a mis le pied sur la lune, mais ne vous faites pas trop d'illusion mes bons amis, semblait-il dire, de trace il n'y a sur la lune, pour qui veut y prendre son pied, que mon S de grand \mathcal{X} !

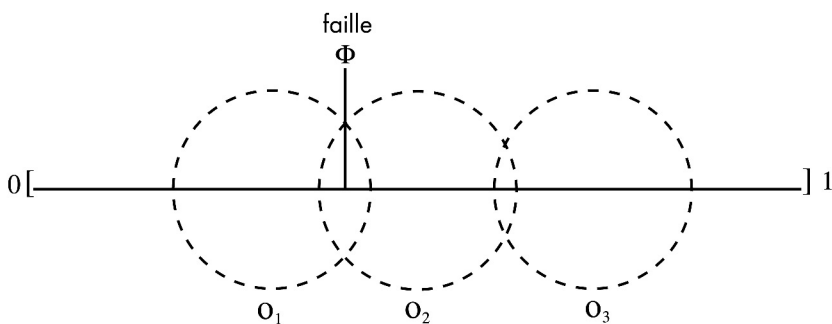
Fermés et ouverts : l'infinitude et le un par un

Redescendons un peu. Revenons à la terre ferme et bien compacte sur laquelle court Achille. Lacan explique que le tout phallique de la jouissance procède d'une topologie fermée et bornée où c'est l'existence d'un point

d'adhérence qui fonde le tout en le rendant compact, aussi compact que la faille qu'il contient. Cette topologie du tout répond à la logique des deux formules gauches de la sexualité : c'est l'exception qui fonde le *pourtout* x . Mais qu'en est-il du *pastout* dont Lacan invente le quanteur le 19 mai 1971 pour rendre compte de la logique propre à celles et à ceux qui s'inscrivent dans la jouissance phallique sans appartenir à quelque tout que ce soit ? Comment situer le *pastout* par rapport au tout sans retomber dans un dualisme qui réduirait le *pastout* à n'être que son complémentaire ou son symétrique ? Comment penser ce côté droit de la sexualité ? Là aussi Lacan va trouver une réponse étonnante dans la topologie générale de Bourbaki. Il fait appel au complément, ou plutôt au supplément de l'hypothèse de compacité, à savoir qu'il est possible de recouvrir un espace de fermés par des ouverts (qui comme tels excluent leur limite) qui en sont les complémentaires. Il s'agit de l'axiome de Borel-Lebesgue que Lacan formule page 15 d'*Encore* et qui s'énonce ainsi : *Tout recouvrement ouvert de X contient un recouvrement ouvert fini de X*. Si X est quasi-compact, il existe un recouvrement de X formé d'un nombre fini d'ouverts.

Qu'est-ce à dire ? D'abord que le *pastout* relève d'une topologie d'ouverts. Ensuite que l'espace de la jouissance sexuelle, en tant qu'il est commandé par la topologie fermée de ce tout qui a une structure d'ensemble infini et qui est marqué par l'infinitude, de par l'inaccessibilité de sa borne Φ , est en topologie parfaitement recouvrable par un autre type d'ensembles, par ces ensembles ouverts qui, loin d'être en nombre infini, sont marqués par la « finitude démontrable » du « un par un » qui se compte. C'est dire que le *pastout* échappe à l'*Unendlich* dans lequel reste prise ou pris l'hystérique, dans son rapport à la castration aussi bien qu'à La femme. *Pas-tout* ici est synonyme de *pas-infini* ou de *pas sans finitude*. Le *pastout* recouvre l'infinitude, y compris sa foutue faille, comme la neige recouvre une crevasse. Ce qui le spécifie c'est sa capacité à *recouvrir l'infini par du fini* (ou du trans-fini : ailleurs, Lacan réfère le *pastout* à l' \aleph_0 cantorien). Et c'est ce caractère *fini* qui, pour Bourbaki, permet de *poser l'Un*. En particulier, la zone qui se trouve autour de la limite, autour de la faille Φ , qui est celle qui contient l'emboîtement infini des puissances de a , est recouvrable par un ouvert (c'est-à-dire par un cercle ne contenant pas sa frontière, dont on représentera le bord en pointillé), comme O_1 ou O_2 sur le dessin ci-dessous. D'autres ouverts, comme O_3 , ne recouvriront que la partie finie de l'emboîtement compact. L'ensemble compact phallique sera donc recouvrable, pour sa partie infinie contenant la faille du phallus, par une *famille*

finie d'ouverts qu'on va pouvoir compter au un par un, car leur dénombrement dans le fini, est, contrairement à ce qui se passe dans l'infini, explique Cantor, *indépendant de leur relation d'ordre*. La suite infinie des pas d'Achille est donc bien recouvrable par une suite finie d'ouverts « féminins » qui, d'exclure leurs propres limites, sont autant de *voisinages* avec le trou de l'Autre. Car c'est en tant qu'il répond à la structure topologique d'un ensemble ouvert que l'Autre est un trou, un trou réel que ne circonscrit aucune limite, aucune exception, aucun dire-que-non qui l'inscrive dans l'universalité. Ainsi, une femme n'entre, de par la structure topologique du *pastout*, dans l'espace du s'êtreindre que par ce qui est *bors-bord*, que par l'Ouvert, comme s'exprime Rilke dans sa *Huitième élégie de Duino, das Offene*, « le pur espace en quoi les fleurs sans fin » éclosent et que Rilke appelle le « Nulle part sans Non » (*Nirgends ohne Nicht*). L'Ouvert, c'est ce qui place la jouissance autre *off-shore, au large de l'Un* phallique.



Recouvrement de la faïlle par le pastout

D'Achille à Don Juan

Ce recouvrement possible, par le trou de l'Autre, de l'infinitude achilléenne de la jouissance fait apparaître du un par un, de l'Un qui se compte sans qu'on puisse en faire un tout. Ainsi l'espace de l'Altérité qui exige de l'Un sans essence vient-il recouvrir l'espace de l'Universalité phallique. D'un côté, du côté *tout* de la sexuation, qui est le côté de l'universalité et de l'essence, « *là où est l'être* », il y a une « exigence de l'infinitude » intrinsèque à la structure compacte de la jouissance phallique (que Briséis ne partage pas moins qu'Achille). De l'autre côté de la sexuation, du côté droit qui est

celui du *pastout*, où il n'y a ni universalité ni essence féminine – quoiqu'en flaire Don Juan avec son *Odor di femmina* – il y a cette « exigence de l'Un » qui, précise bien Lacan, est une « exigence logique dans la parole ». Je pense à la réponse faite en 1975 par Lacan à quelqu'un qui l'interviewait sur la créativité de la femme : « *il n'est pas du tout nécessaire qu'une femme soit créative pour être intéressante ; il suffit qu'elle compte ; c'est ça qui a son poids* ». Qu'une femme compte, c'est ce qui lui donne son poids de réel, son poids de symptôme. Il suffit qu'elle compte, il suffit pour Don Juan qu'elle soit dans la liste des *Mille e tre*. A cet égard, Don Juan est pour Lacan plus qu'un fantasme ou un rêve de femme, comme il avait pu le dire dans *L'Angoisse*. C'est un *mythe féminin* qui donne forme épique à la structure topologique propre au *pastout*. De même, l'on pourrait dire qu'Achille est le mythe masculin de l'exigence d'infinitude qu'emporte la jouissance phallique. Bien sûr, il y a plusieurs façons de faire entrer en ligne de compte une femme. Elle peut être comptée dans une collection ou bien, hors collection, comme l'Une-en-Moins, comme Doña Ana, celle qui clôt la liste, d'être devenue, quand Don Juan a tué son père, l'Autre radical qui se présente à lui comme « l'invité silencieux ». Et ce n'est pas la même chose si l'Ouvert de cette *Une-qui-entre-en-ligne-de-compte* vient ou non recouvrir ou non la zone où se trouve la limite Φ de la castration. Il peut d'ailleurs y en avoir plusieurs, plusieurs femmes, plusieurs Ouverts, qui, au un par un, viennent recouvrir la faille Φ . Quand elles la recouvrent c'est là qu'elles prennent fonction de symptôme pour l'homme, en tant qu'il y croit. Il y croit à l'Une-en-Moins, à celle qui, comme grandeur négative de l'Autre, *ne s'additionne pas à l'Un phallique* – ni non plus ne s'y soustrait, comme l'hystérique.

Une qui se compte sans être

Lacan y revient à la fin d'*Encore*, pages 116 et 118. « *L'homme croit créer – il croit-croit-croit, il crée-crée-crée. Il crée-crée-crée la femme. En réalité il la met au travail de l'Un. Et c'est bien en quoi cet Autre (...) doit être barré, barré de ceci que j'ai qualifié tout à l'heure de l'un-en-moins. Le S(A) c'est cela que ça veut dire. C'est en quoi nous en arrivons à poser la question de faire de l'Un quelque chose qui se tienne, c'est-à-dire qui se compte sans être.* » Qu'est-ce que de l'Un qui, de se compter sans être, se tienne ? De l'Un dont l'existence ne tienne qu'à l'inessence féminine ? De l'Un qui fasse écueil à l'essence conceptuelle de l'Un phallique ? En tout cas, il y a du côté *pastout* de la sexuation, une exigence de l'Un qui n'a rien à voir avec l'exi-

gence « *désespérée de l'au-moins-un* » dont parle Lacan dans « Le savoir du psychanalyste » du 3 mars 1972. L'exigence de l'Un chez le *pastout* c'est tout autre chose. Le pastout exige de l'Un qui soit, comme il en est question pour Platon dans son *Parménide*, dissocié de l'être. *Le pastout ne désespère pas de se séparer de l'être*. Une femme, comme telle, ne désespère pas de se séparer du chant de l'être, dont la sirène l'attache au mât du phallus. Compter sans être, n'est-ce pas l'exigence d'Ondine, celle de Giraudoux ?

Mais l'être dont il s'agit dans l'espace du s'étreindre qu'est-ce donc ? L'être, c'est l'objet *a*, accumulateur d'être parce que condensateur de jouissance. L'être c'est le petit *a* qui, plus ses puissances grandissent, plus sa valeur numérique rapetisse et plus s'y condense l'*ousia* de la substance jouissante. Il s'agit donc, au niveau des *pastoutes*, que ce qui se compte au une par une, dans le recouvrement de l'espace fermé du s'étreindre par des ouverts, se compte *sans* l'objet *a*. Il y a l'Un qui se compte avec l'être, c'est-à-dire avec le petit *a* : $1 - a, 2a - 1, 2 - 3a, \dots$ Et il y a l'Un qui se compte sans, sans le petit *a*. C'est l'Un des femmes, dont l'Oouvert et son « Nulle part sans Non » les fait marcher sur la lune de l'Autre barré plutôt que de courir après la jouissance improbable de l'être.

Être : Au-moins-trois pour étreindre l'être

Ce qui s'étreint « au lit de plein emploi », comme l'appelle Lacan (page 10 d'*Encore*), à deux, comme lieu, espace du « s'étreindre », c'est l'être, ce n'est que ça, l'être, comme tel *a*-sexué, de la jouissance. L'être, le petit *a*, c'est *trois fois rien*, ce qu'étreint, ce que serre, coince en son point triple central le nœud borroméen R.S.I. Ainsi, borroméennement parlant, le deux ne convient pas au s'étreindre : l'être pour s'étreindre exige de l'au-moins-trois. Et ce qui compte dans les *Mill e tre* ce n'est pas les mille c'est *l'e tre*. Les trois, ce sont les trois trous entre lesquels, sur le nœud R.S.I. mis à plat, l'être est à l'étroit : le trou de la jouissance phallique, qui est hors corps, le trou du sens dont on jouit, qui est hors réel, et le trou de la jouissance de l'Autre barré, qui est hors langage. Ce qui rend bien impropre l'idée de parler, pour la jouissance autre des femmes, celle qui ne convient pas au dire, d'une seconde jouissance, seconde par rapport à la phallique première. Il n'y a pas plus de seconde jouissance que de libido deux. L'autre jouissance, que Lacan note du sigle J~~A~~, ne peut être borroméennement dite que comme *l'une des trois*. Disons que des trois, c'est celle qui, étant vendue la mèche de l'essence, étant tari le puits de l'être, fait le dire

s'abreuver de l'Un qui ne s'étanche d'aucun univers. C'est celle qui fait dire à Georges Perros, dans un poème publié par les bien nommées éditions Finitude :

*J'habite près de mon silence
à deux pas du puits et les mots
morts d'amour doutant que je pense
y viennent boire en gros sabots
comme fantômes de l'automne
mais toute la mèche est à vendre
il est tari le puits, tari. ■*